

MICHEL  
MAFFESOLI

---

**Le  
réenchantement  
du monde**

**Une éthique pour notre temps**

LA TABLE RONDE

LE  
RÉENCHANTEMENT  
DU MONDE



## DU MÊME AUTEUR

- Logique de la domination*, PUF, 1976.
- La Violence totalitaire* (1979), Desclée de Brouwer, 1999.
- La Conquête du présent, pour une sociologie de la vie quotidienne* (1979), Desclée de Brouwer, 1998.
- Essais sur la violence banale et fondatrice*, Méridiens Klincksieck, 1984.
- La Connaissance ordinaire, précis de sociologie compréhensive*, Méridiens Klincksieck, 1985.
- L'Ombre de Dionysos, contribution à une sociologie de l'orgie* (1982), Le Livre de Poche, 1991.
- Au creux des apparences, pour une éthique de l'esthétique* (1990), La Table Ronde, 2007.
- La Contemplation du monde* (1993), Le Livre de Poche, 1996.
- Éloge de la raison sensible*, Grasset, 1996.
- Du nomadisme* (1997), La Table Ronde, 2005.
- Le Mystère de la conjonction*, Fata Morgana, 1998.
- Le Temps des tribus, le déclin de l'individualisme dans les sociétés postmodernes* (1988), La Table Ronde, 2000.
- La Transfiguration du politique* (1992), La Table Ronde, 2002.
- L'Instant éternel* (2000), La Table Ronde, 2003.
- La Part du diable* (2002), Champs-Flammarion, 2004.
- Notes sur la postmodernité*, Le Félin, 2003.
- Le Rythme de la vie*, La Table Ronde, 2004.

MICHEL MAFFESOLI

LE  
RÉENCHANTEMENT  
DU MONDE



LA TABLE RONDE  
14, rue Séguier, Paris 6<sup>e</sup>

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2007.  
ISBN 978-2-7103-2921-3.

# Sommaire

Discours préliminaire. UN RELATIVISME GÉNÉRALISÉ .	7
Chapitre 1. L'ÉTOFFE DU RÉEL . . . . .	25
Chapitre 2. UNE MORALE SATURÉE . . . . .	55
Chapitre 3. SAGESSE SAUVAGE . . . . .	73
« Être à la cool » . . . . .	75
Situations limites . . . . .	91
Chapitre 4. ÉTHIQUE DE LA RELIANCE . . . . .	109
« Participation » . . . . .	111
Chapitre 5. DÉONTOLOGIE . . . . .	131
La lumière noire des sentiments . . . . .	133
Excursus sur la « Verwindung » . . . . .	147
L'instinct sociétal . . . . .	156
L'Église invisible . . . . .	170
Annexe. EXCURSUS SUR L'INITIATION . . . . .	185

*Pour ma mère qui, très tôt,  
m'a donné le goût de la vie.*



Discours préliminaire

## Un relativisme généralisé

À chacun son mot.  
À chacun le mot qui chanta pour lui,  
Quand la meute, par-derrière, l'attaqua.  
À chacun le mot qui chanta pour lui et  
se glaça.

Paul Celan (*Argumentum e Silentio*).

Pouvoir de la nomination ! On le sait d'antique mémoire, « Dieu dit ». Et ce faisant il crée ce qu'il nomme : lumière, ciel, eau, terre, astres, etc. (*Genèse* 1, 3-24). De là découle cette structure anthropologique, une chose n'existe que quand on a « dit » ce qu'elle est, parfois même lorsqu'on a dit ce qu'elle *devrait être*.

Au soir d'une de ces marches méditatives dans la haute vallée de la « Clarée », un de ces rares endroits qui échappent à la dévastation d'une société aux prises avec son *hybris* faustienne, un vieux du village explique que, curieusement, cet important torrent de montagne a été réduit au rôle d'affluent d'un mince filet d'eau, venu d'un col voisin, la Durance.

La belle histoire de l'ancien est corroborée par les plus anciens documents historiques et cartographiques. Tout simplement parce que ce col, le Montgenèvre, était le lieu de passage stratégique entre le Piémont latin et la Gaule insoumise. Jules César et tous

les géographes latins vont donner le nom de « Druentia », celui du petit cours d'eau partant du col, à la rivière et à la vallée qui porte, encore, ce nom.

Le pouvoir politique et sa force militaire cartographient le monde. Ils le créent symboliquement. Et, même si l'on a tendance à l'oublier, la force du symbole n'échappe pas aux tyrans qui, instinctivement, savent bien l'utiliser. Le rôle des photos staliniennes est là pour le prouver, par lesquelles l'on gommait jusqu'à l'existence même d'un opposant ou d'un courtisan qui avait cessé de plaire.

Restons dans la veine de ces « bonnes histoires de l'oncle Paul » qui ont charmé notre enfance. Un salon de l'hôtel Lutétia, au tout début des années 80. Le « Tout-Paris » intellectuel se presse pour le lancement d'un livre de la prestigieuse collection « Terre humaine », *Mémoires de rescapés du camp nazi de Treblinka*. L'heure est à la célébration. Consensus, justifié, sur les horreurs concentrationnaires, orchestré par les officiels de la RDA qui ont oublié qu'ils furent aussi allemands.

Mais quelle mouche me pique ? Je n'ai plus l'âge de renvoyer à la figure des léninistes ou trotskistes de tout poil ce massacre des marins de Cronstadt, ou l'extermination des anarchistes de Makhno par l'Armée rouge. Et pourtant je ne peux pas m'empêcher de prendre la parole pour rappeler à la pieuse assemblée le massacre de Katyn, où des milliers d'officiers polonais furent abattus par les agents du NKVD soviétique.

Il s'agissait, ce faisant, face à la bienpensance dominante, de rappeler ce qu'Arthur Koestler appelait la « similitude foncière » unissant les régimes stalinien et national-socialiste<sup>1</sup>. Mais cela ne pouvait être reçu. Et, conspué, traité de provocateur, je dus, lâchement, fuir sous les huées. L'anthropologue G. Balandier, que j'accompagnais, m'aida en ce sens. Il me rapporta un peu plus tard la serviette que j'avais abandonnée à mes poursuivants !

On est en 1980 ! Et le pouvoir intellectuel nomme le Bien et le Mal. Ce qui peut être « dit », et ce qui ne doit pas l'être. Pourtant, l'œuvre romanesque et biographique d'Arthur Koestler est largement connue. Depuis peu (1979), Manès Sperber, également, a publié *Au-delà de l'oubli*. Mais, processus connu de la dénégation, la Morale est d'un côté, du bon côté, le reste ne peut, ne doit surtout pas se dire.

Koestler, dont la vie et l'œuvre sont passionnantes, en avait, d'ailleurs, pris pour son grade ! Une journaliste bien connue, et reconnue par l'intelligentsia parisienne, n'hésitait pas à écrire, à propos d'un de ces procès orchestrés par Moscou, que Kostov, un « inculpé », exécuté peu après, « traître vivant et véritable n'a pas suivi le scénario suivi par M. Arthur Koestler. Les marionnettes de Koestler ravissent les bourgeois d'Occident, heureux de réduire les communistes à leur mesure... », etc., la suite de la même

---

1. A. Koestler, *Hiéroglyphes*, Calmann-Lévy, 1955, p. 476. Je renvoie aussi à l'admirable livre de M. Laval, *L'Homme sans concessions, Arthur Koestler et son siècle*, Calmann-Lévy, 2005, qui m'incita à revenir à l'œuvre de ce penseur hardi et libre.

eau, de la même langue de bois, célébrant la logique de l'histoire et la morale de la classe ouvrière.

Pourquoi rappeler cela ? Il se trouve que récemment la journaliste en question a fait une charge « a priori et sans fondement » contre l'échangisme sexuel, les « partouzes » du milieu artistique. Le moralisme a de beaux jours devant lui. En tout cas, en toute impunité, les donneuses de leçons de morale politique ou de morale sexuelle continuent leur travail de nettoyage.

Toujours dans le même registre de la « nomination », de « dire » le vrai et le faux, et donc de faire le partage entre le Bien et le Mal, je fais soutenir en 2001 la thèse de doctorat d'une astrologue médiatique. Le sujet est on ne peut plus académique : « L'ambivalence de la presse face à l'astrologie ». Le jury, présidé par Serge Moscovici, ne donne pas la meilleure mention et l'assortit de critiques importantes.

Le tollé est général. Il est légitimé par un article, première page, du « journal de référence » du conformisme français, qui jette l'opprobre sur ceux qui se sont prêtés à une telle mascarade. L'auteur de l'article, il en conviendra par après, n'a pas lu la thèse. Qu'à cela ne tienne ! Il est bien placé pour donner des leçons puisque dans un livre, paru quelques décennies plus tôt, il justifiait, pour soutenir les révolutions chinoise et cambodgienne, les camps de correction pour intellectuels malpensants. La morale scientifique est bien défendue, l'ancienne « jeune garde »

veille au grain<sup>1</sup>. En tout cas, saint Augustin avait eu quelque prescience lorsqu'il déclarait « *mundus est immundus* ». Mais il est douteux qu'il visât le journal du soir de « référence » en question !

Et que dire des deux sociologues qui s'employèrent, quelques mois plus tard, à faire une analyse critique de la thèse en question. L'un dont « l'œuvre » se résume en un opuscule sur l'utilisation des statistiques, dont il se susurre dans les milieux bien informés qu'il doit beaucoup aux cours non édités d'un de ses professeurs, signalait, il y a peu, dans le même journal de référence un article où il prenait position « en tant que catholique » sur un sujet dont on mesure l'importance pour la pensée : fallait-il qu'un pape vieillissant et malade démissionne ? Place aux jeunes vieillards en quelque sorte.

On comprend mieux comment un catholique qui, chaque semaine, assiste à la transsubstantiation du pain et du vin en corps et en sang du Christ, et autres miracles du même acabit, s'insurge contre la supercherie de l'astrologie. Au pays des aveugles...

Quant au second de ces sociologues « patentés », il fait son beurre universitaire sur la pluralisation de la personne. Tiens ! Cela me rappelle quelque chose. Ah oui, dans mon livre sur le quotidien en 1979, j'introduisais la notion de « duplicité » au sein de l'individu comme amorce d'un changement de paradigme. Même chose dans *Le Temps des tribus* (1988) où je

---

1. Cf. Baudelot, « La sociologie sous de mauvais astres », *Le Monde*, avril 2001, et Baudelot, *L'École capitaliste en France*, Maspero, 1973.

montrais le passage de l'individu (indivisible) à la personne (plurielle). Puis un peu plus tard (*Au creux des apparences*, 1990), je consacrais un chapitre au glissement de l'identité aux identifications multiples.

Comment appelle-t-on cela ? Ce n'est pas du grand banditisme, non. Plutôt une pratique bénigne, le filoutage d'un loubard de banlieue. Un petit pick-pocket de quartier. Une incivilité intellectuelle en quelque sorte. Mais voilà, comme il faut cacher cela on prend des allures de justicier moral. De la morale académique, bien entendu. J'ai quelques souvenirs de mes humanités. N'est-ce pas ainsi que procédaient les sycophantes dans l'ancienne Grèce ? On faisait procès à quelqu'un. On le déclarait d'indignité publique. Afin de pouvoir s'emparer, légitimement, de ses biens. Le vieux Marx avait bien raison lorsqu'il disait à propos des bourgeois : ils n'ont pas de morale, ils se servent de la morale.

On ne leur fera pas l'honneur de les « nommer ». Rappelons à notre sociologue catholique l'évangélique expression de Jésus : « *Qui potest capire capiat* », que comprenne celui qui peut ! En fait, ce sont des *typicalités*. Celles du nihilisme moral dans l'affirmation hypocrite de la morale (mœurs, science, politique) universelle.

La stalinienne convertie, le maoïste mal dégrossi, le catholique toujours curé et l'arriviste qui n'arrivera pas sont les *types*, parmi d'autres, d'une vaste et grotesque comédie humaine. Masques grimaçants de ces

duègnes hypocrites et autres parangons de vertu dont Goya a su tracer les contours inquiétants.

Sycophantes, délateurs, voilà bien la conséquence d'une société de surveillance. Celle où le risque zéro est promu idéal de vie (social, politique, scientifique). Tenez, encore un « conseil » évangélique que nous donne un avocat célèbre : « Dénoncez-vous les uns les autres est le nouveau credo d'une société paranoïaque et méchante qui surveille tout et n'empêche rien »<sup>1</sup>. Et l'on fait des pétitions contre une mauvaise thèse, contre le harcèlement sexuel dont s'est rendu coupable tel ou tel. Voilà des mœurs tribales qui ne veulent pas se reconnaître comme telles ! L'affect y a sa part, même si on les pare du doux nom de *Raison*.

Tout doux, l'ami ! On se calme. Quelques figures tutélaires sagement encadrées au-dessus de mon bureau me rappellent à plus de dignité. De la « nomination » de la Durance par Jules César, au massacre de Katyn par les communistes, sans oublier les mensonges staliniens, les tromperies maoïstes, les hypocrisies catholiques ou autres fric-frac universitaires, oui, la liste est longue des lâchetés, veuleries et méchancetés intellectuelles. Et il faudra bien, un jour futur, raconter à nos petits-enfants tous ces, grands et petits, méfaits. Mais laissons ces « contes de l'oncle Paul » pour plus tard. Il lui faut du temps pour bourrer sa pipe.

---

1. G. Collard, E. Martial, *L'Étrange Affaire Alègre*, Rocher, 2005, p. 185. Sur les « pétitions » dans les mœurs « morales » de ce « si petit monde » universitaire, cf. celle qui visa, pour harcèlement sexuel, le démographe Hervé Le Bras, in *Le Monde*.



Oui, à propos de pipe, Ernst Bloch, György Lukács, Walter Benjamin aussi, fument tranquillement, avec des allures de vieux sages. Ils avoisinent Martin Heidegger, Hermann Hesse, Thomas Mann et Georg Simmel. Tiens, quel étrange panthéon. *Pan-démonium* plutôt, où l'on trouve le révolutionnaire et le réactionnaire. Symbole d'une réalité complexe. Mais tous bougonnent, foin d'anecdotes ! Il faut penser tout cela.

Encore un instant, monsieur le bourreau ! Juste un souvenir ou deux. 26 avril 1969. Heidelberg. Me cachant de mes amis du SDS (« duplicité » quand tu nous tiens), j'ai suivi mon professeur de philosophie à l'université de Strasbourg, Lucien Braun, pour écouter la leçon de Heidegger au dernier séminaire de Gadamer. Malgré sa « grande sottise » politique, son œuvre magistrale, depuis ce temps, continue d'irriguer, en profondeur, ma réflexion. Il est là, avec sa rondeur bonasse, le fils du bedeau de Messkirch. Et je l'entends, encore, nous rappeler à l'ordre, à l'austérité, à l'aspérité de la pensée. Je n'y échapperai pas. Il faut abandonner les historiettes.

Pas sans rappeler, tout de même, ces rencontres avec le doyen Charles Hauter, Julien Freund me l'avait présenté. Il fut le dernier assistant de Georg Simmel à Strasbourg, en 1918. Nous étions voisins. Et ce vieux monsieur, au grand chapeau alsacien, me parlait de la stigmatisation dont avait été victime ce penseur, relégué dans une université aux marges de l'Empire. En particulier parce qu'il abordait, en pion-

nier, ces sujets « frivoles » : le corps, les sens, la coquetterie, l'esthétique, les sociétés secrètes, les émotions, le non-rationnel... que d'autres, par après, s'emploieraient à « réescompter ».

Éternel problème des « trouveurs » audacieux, et des chercheurs institués. Au travers du doyen, c'est avec Simmel, lui-même, que j'engageais le dialogue. J'y appris le sens du relatif irrépressible de la vraie pensée. C'est bien à partir d'une telle appétence pour la démarche hauturière que j'acquis la conviction qu'il faut aller de l'avant avec le sentiment de propriété intellectuelle. Comme le dit Platon, à propos de la pensée, poursuivre « une conversation que l'âme conduit avec elle-même » (*Théétète*, 189e). Ne pas se satisfaire d'une pensée satisfaite. Donner sa place au doute qui anime toute démarche intellectuelle digne de ce nom. Savoir mettre en scène un tel doute fondateur.

C'est ainsi que l'on pourra échapper aux cécités volontaires dont il vient d'être question, et qui sont si fréquentes dans toute existence. Certes, on a besoin de chimères. Encore faut-il en être conscient afin de ne point en être dupe. C'est ainsi que l'on peut rester libre et indépendant. Rebelle aux charmes doucereux de ce « Prozac » qu'est toute idéologie.

C'est ainsi que l'on peut échapper à cette posture morale au nom de laquelle se font les pires turpitudes. Se méfier des bons sentiments qui sont, très souvent, le masque de la jalousie, moteur essentiel des innom-

brables persécutions petites ou grandes, mesquines ou grandioses, qui ponctuent la vie des sociétés.

C'est aussi ainsi que l'on peut montrer que si la morale fut une *forme* de socialisation, elle n'est pas la seule qui soit. Et qu'en restant sidéré par ce qu'elle fait, on risque d'être incapable d'apprécier les nouvelles *formes* de socialisation qui se font jour sous nos yeux. Oui, avoir un regard dessillé capable de relativiser la Vérité afin de saisir les vérités vécues. Capable de voir en quoi la référence à l'Humanité masque, très souvent, les hommes concrets. Tant il est vrai que la vérité objective, scientifique, celle qui se *représente* le monde, doit être complétée par la vérité métaphorique qui se contente de le *présenter*.

Ce retour, ce recours à la présentation empirique se fait dans l'apaisement. Il est le propre d'un esprit tragique qui sait qu'il n'y a pas de salut et qui, dès lors, peut atteindre la sérénité. Loin de la guerre que se livrent les concepts abstraits et généraux.

Ce sont ceux-ci qui fondent le conformisme intellectuel de ces belles âmes bardées de leurs certitudes et de leurs arrogances. Ceux-là mêmes que Charles Fourier qualifiait de « contrebandiers scientifiques qui savent prendre le ton académique, passeport des erreurs et des jongleries »<sup>1</sup>.

C'est en revenant à la lucide et sereine *présentation* empirique que l'on peut voir qu'à côté d'un ordre des raisons qui, de Descartes à Durkheim, a marqué la

---

1. C. Fourier, *Nouveau Monde industriel*, 1848, p. 157. Cf. aussi P. Tacusel, *Charles Fourier. Le Jeu des passions*, Paris, 2000.

pensée française, il existe un ordre des significations propre à la démarche herméneutique.

Démarche herméneutique, phénoménologique s'inscrivant dans un *relativisme généralisé*. C'est-à-dire capable de voir et de penser tout à la fois la décomposition du monde moderne et de sa morale universelle, et l'émergence d'un autre, beaucoup plus fragmentaire, fait d'éthiques juxtaposées. C'est cette complexité vivante qui est le défi auquel on est confronté.

En effet, les meilleures entreprises intellectuelles sont celles qui, avec insolence et, on peut l'espérer, avec élégance, participent à la démolition d'un monde vermoulu. Cela se fait non dans le bruit et la fureur des vociférateurs, pas plus d'ailleurs dans l'arrogance de la pensée critique. Mais, d'une manière bien plus *radicale*, il s'agit d'un travail de sape qui, résolument, s'emploie à creuser ces galeries qui, bientôt, permettront l'effondrement de ces institutions totalement pourries, ou à tout le moins désuètes, prétendant régenter la vie sociale. Rien ni personne ne se reconnaît plus en elles. Et, pourtant, comme si de rien n'était, elles continuent à *dire le droit*, à édicter ce qui *devrait être*.

Soyons clair, mettre en œuvre cette *pars destruens* n'est pas une simple posture, un esthétisme décadent. Mais ne se justifie que parce que cela permet de participer à cette *pars construens* qui est action : penser la créativité de l'homme sans qualité, penser la vitalité de la vie quotidienne, penser l'éthique en gestation.

On ne peut pas réduire la cathédrale à la rubrique minéralogie sous prétexte qu'elle est construite de pierres<sup>1</sup>. C'est bien ainsi qu'il faut comprendre la cathédrale sociétale : union de la matière et de la forme spirituelle. C'est bien ainsi qu'il faut saisir l'immoralisme éthique en gestation dans nos sociétés postmodernes : union de la force et de la faiblesse, de l'homme et de l'enfant. *Coïncidentia oppositorum* constituant le chemin, toujours inachevé, qu'est toute expérience humaine.

---

1. Cf. C.G. Jung, *Problèmes de l'âme moderne*, Buchet-Chastel, 1961, p. 332.

CET OUVRAGE A ÉTÉ REPRODUIT ET  
ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR ROTO-PAGE  
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE  
EN JANVIER 2007, POUR LE COMPTE  
DES ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE.

Dépôt légal : janvier 2007.

N° d'édition : 146966.

N° d'impression : •••••.

*Imprimé en France.*